

LE BIDONVILLE ET LA VILLE DU FUTUR

Nicolas Reeves, Architecte

Professeur, Département de Design

Université du Québec à Montréal - Québec - Canada

1) - Introduction

Entre les mots et les choses, la relation n'est pas linéaire. J'ajoute à la disgrâce d'un objet nommé d'un terme disgrâcié par l'usage même de ce terme, et ce dernier s'imprègne de la disgrâce supplémentaire de l'objet. Le bidonville, lieu banni de la ville, s'enfonce un peu plus dans sa propre fange à chaque occurrence textuelle ou orale du terme : ville de bidons, de tôles rouillées, d'assemblages de déchets impossibles - ville nauséabonde. Marqué du sceau de la pauvreté la plus crasse, stigmatisé d'une géométrie pathologiquement approximative, le bidonville fluctue au gré des coagulations humaines qui s'y font et s'y défont en permanence, et de cette mouvance organique émerge une impression vaguement marécageuse.

Utilisé au départ pour désigner un lieu physique d'existence collective, au même titre qu'un village ou un quartier, le terme "bidonville" a vu durant les dernières décades cette définition s'estomper au rythme de la désintégration des limites physiques et conceptuelles entre villes et bidonvilles, et de l'extension vertigineuse de ceux-ci. Cette extension est devenue telle que le terme ne réfère plus uniquement à un endroit précis, ni même à un ensemble de lieux apparentés, mais bien à un phénomène. Un phénomène par lequel des centaines de millions d'êtres humains viennent grossir les populations urbaines, en dépit de toutes les conséquences qui en résultent pour eux-mêmes et pour la ville.

Le phénomène "bidonville" est aujourd'hui une étape historique de l'évolution urbaine, qui implique près de la moitié des populations citadines de la planète et remet profondément en question les critères occidentaux de définition de la ville. Des dizaines de villes sont asphyxiées du bidonville, d'autres vivent en symbiose avec lui, d'autres encore l'affrontent, directement ou non, dans l'espoir de *l'éradiquer* comme une maladie endémique, de le *résorber* comme un abcès purulent, ou au contraire d'en faire une partie intégrante de la cité. Il y a ironie et paradoxe dans l'apparition à une telle échelle d'un événement urbain qui n'est le fait ni des riches ni des puissants, ni des états ni des églises, ni des architectes ni des urbanistes, mais des individus les plus démunis et les moins considérables de l'histoire.

2) - Formation et délimitation du concept

La formation progressive et la délimitation du *concept* de bidonville au cours de notre siècle peuvent être reliées à la rencontre de plusieurs événements :

- a) - L'exacerbation hors de tout cadre d'analyse préexistant d'un schéma de migration urbaine datant des origines de l'histoire de la ville;
- b) - La formation à partir des débuts de l'ère industrielle d'une définition de la ville dont les critères permettent de distinguer une ville "officielle" d'une ville dite "informelle";
- c) - La confrontation de deux systèmes de valeur au cours de laquelle l'un devient entièrement soumis à l'évaluation sociale de l'autre.

Le premier point illustre la difficulté de cerner l'origine du bidonville. La naissance du phénomène est généralement située à la fin des années trente; mais bien avant cette date, des mouvements de migration transformaient des collectivités entières en pauvres urbains, et des événements précurseurs se déroulaient autour d'autres centres; et les habitations visitées par Engels au tournant du siècle, décrites dans un texte demeuré célèbre, n'ont rien à envier aux squatter-pockets que l'on retrouve aujourd'hui dans des villes comme New Delhi. La migration rurale-urbaine est en fait aussi ancienne que l'histoire de la ville, et la situation actuelle, bien que résultant d'un accroissement brusque du phénomène, se situe dans la continuité de ces migrations ancestrales.

Si le bidonville est vu comme le moment où cet accroissement dépasse la capacité d'intégration des centres urbains, son origine pourrait être définie par des seuils, liés à l'habitat des nouveaux migrants où à la ville elle-même: seuils de pauvreté, de nombre, de revenu potentiel; ratios habitants/immigrants; ou encore, seuils liés à la nature, à l'origine et à l'occupation des habitants. L'observation permet de réfuter l'existence de tels seuils.

Le second point met l'accent sur la distinction officiel/informel. Plusieurs auteurs ont tenté de mettre un terme à cette distinction (Peattie, Sanyal), et ont montré la difficulté de définir précisément ce que l'on entend par "secteur informel" ; une telle distinction ne correspond pas à ce qui est observé sur le terrain. La ville formelle et la ville informelle sont liées de façon souvent inextricable, et la frontière entre les deux se volatilise dès que l'on tente de la définir. Il n'en reste pas moins que la distinction existe bel et bien dans certains discours, en dépit de sa non-correspondance avec le réel, de son illogisme et de son origine émotive. L'occurrence publique de ces discours a des conséquences telles que la distinction s'en trouve opérationnalisée et magnifiée, et ainsi manifestée dans les faits ; *qu'elle ait été inventée ou observée ne fait à cet égard*

aucune différence. Pour l'état comme pour les municipalités, une partie de la ville est bel et bien non-officielle, et par là informelle.

Le troisième point est la manifestation particulière d'un problème global, qui apparaît lors de la transformation des valeurs d'un groupe social par son insertion dans un autre groupe. Les structures sociales et hiérarchiques d'un groupe de villageois qui migre en ville en fuyant quelque désastre sont détruites et aplanies par cette migration: dans le système de normes de la ville, le groupe est entièrement ramené aux échelons les plus bas de l'échelle sociale. Vu de la ville, le bidonville est le lieu de toutes les dépravations et de tous les crimes liés à la pauvreté. Et cette image, encore une fois, ne naît pas d'une *connaissance du bidonville*, mais de *l'invention d'un bidonville*.

Nous utiliserons pour cet essai la définition suivante : sans égard à son origine ni à sa population, le bidonville correspond aux quartiers urbains qui ne donnent pas prise à un contrôle efficace (fiscal, démographique, civique...) de la part des administrations publiques. Le bidonville est opaque aux administrations, et ce n'est pas là la moindre raison de l'image cauchemardesque que les administrations en diffusent.

3) - **Le continuum de Castells et le potentiel du bidonville**

Si les administrations répandent généralement un discours négatif à l'égard du bidonville, il n'en va pas de même pour les gens qui s'y sont intéressés de près. Vu du monde occidental, le bidonville présente des visages fort différents, qui dépendent de l'observateur et de ses cribles analytiques. Un concept multiple, éclairé par des lumières profondément variées qui en révèlent des aspects inattendus. Le discours n'en devient pas systématiquement positif pour autant : plusieurs auteurs ne peuvent, dans leurs études, se défaire d'un à priori qui résiste aux faits observés, qui transparait au niveau du texte même, et qui laisse flotter de nombreuses questions sur leurs intentions concernant l'avenir du phénomène¹.

Les travaux de John Turner² et de ses précurseurs (parmi lesquels il faut mentionner le nom de Patrick Geddes³ pour son concept de "Chirurgie Urbaine Conservatrice") ont déclenché un changement d'attitude à l'égard du bidonville. Chacun connaît la citation de Turner, "Les bidonvilles ne sont pas un problème, mais une solution": une solution pour des populations entières dont la survie dépend de la possibilité d'habiter la ville, lors même qu'aucune administration publique ne dispose des moyens nécessaires à la réalisation de quantités aussi massives de logements.

¹ Voir en particulier Payne 1977, Lapiere 1985, Oharoen et Phisuthikul 1974, Peattie 1980, Drummond 1981, Rybczynski 1984, Popko 1978, et l'analyse de la vision du bidonville par ces auteurs dans Reeves 1988.

² Turner 1976

³ Geddes 1947

Solution aux problèmes des collectivités, certes; mais qu'en est-il du problème des villes? Les conséquences de l'implantation des bidonvilles ne se font pas uniquement sentir au niveau des gens, mais également à celui de leur milieu de vie; et la résolution de problèmes humains immédiats ne doit pas occulter le fait que les problèmes de la ville sont aussi les problèmes des hommes. Que la ville devienne inhabitable, et ce sont les individus qui en souffriront; et cette inhabitabilité se manifeste autant au niveau purement écologique qu'au niveau de la désagrégation des collectivités urbaines lorsque la ville n'offre plus à leurs pratiques communes un support spatial adéquat. Cette articulation entre populations et espace urbain a été fort justement pressentie par Castells⁴, qui, avec le concept de "continuum socio-spatial", regroupe en un tout indissociable les structures sociales d'une collectivité et les structures spatiales dans lesquelles elle s'épanouit. Certains bidonvilles en sont une illustration éloquente : leur flexibilité quasi nomade, la rapidité avec laquelle leur organisation peut être modifiée pour répondre aux changements de la collectivité, démontrent pratiquement en direct qu'à différents groupes correspondent différents dispositifs spatiaux, et que de tels dispositifs influencent les pratiques de l'espace tant sur le plan fonctionnel que sur le plan symbolique.

L'importance de cette articulation socio-spatiale amène à postuler l'hypothèse suivante : le bidonville, solution à certains problèmes des groupes urbains, est également susceptible d'apporter des éléments de réponse à certains problèmes de la ville; ces problèmes sont énumérés ci-dessous, et leur discussion fait l'objet du présent essai. La vérification de cette hypothèse pourrait entraîner un changement d'attitude à l'égard du bidonville, et lui permettre de tenir une place centrale dans les politiques futures de développement urbain.

Ce qui pour la ville constitue un "problème" dépend de ce que l'on attend de la ville, et de la façon dont elle répond à ces attentes. Les problèmes d'une époque peuvent devenir les atouts d'une autre - c'est ce que nous nous proposons d'illustrer par le bidonville. Les quelques problèmes dont traite cet essai ne sont ni d'ordre économique, ni d'ordre stratégique. Ils concernent la question de l'adéquation au contexte et celle de la création de lieux collectifs lors de la planification de projets d'habitation à grande échelle. L'ampleur planétaire qu'ont pris les phénomènes de migration provoque un brassage sans précédent des cultures et des groupes ethniques, et ces brassages sont particulièrement turbulents au sein du bidonville. Face à l'impossibilité de contrôler ces migrations, il reste la possibilité d'établir les conditions de leurs rencontres, en délimitant les circonstances permettant de les rendre moins conflictuelles et les plus constructives possibles.

Les projets de relogement officiel ont fait la preuve de leur incapacité à établir ces conditions. Les travaux de Pétonnet⁵ démontrent que l'échec des politiques de relogement en Ville Nouvelle est dû non seulement à des problèmes économiques, mais également à l'imposition d'un cadre de vie sans flexibilité, au sein duquel des collectivités sont fragmentées en individus arbitrairement relogés sans égard à leur appartenance ethnique. Comme nous le verrons ci-dessous, de telles

⁴Castells 1973

⁵Pétonnet 1979 et 1982

politiques sont avantageuses à court terme au niveau administratif; mais les coûts sociaux à long terme qu'entraîne cette désintégration des groupes sont immenses.

4) - **Rappel : la cité moderniste et la question du contexte**

La question contextuelle est probablement celle qui a conduit aux plus sévères critiques de la cité moderniste⁶; le glissement progressif de la notion de lieu vers celle d'espace, ainsi que l'absence de questionnement sur le projet de société inscrit dans l'espace moderniste, ne sont pas pour rien dans ces critiques.

Créer un lieu contextuel, c'est générer un lieu susceptible d'entretenir et de perpétuer l'ensemble des activités et des pratiques de la collectivité, et dont la collectivité sera à même d'entretenir et de perpétuer l'organisation spatiale. Nous soutiendrons ici la position selon laquelle il est irréaliste pour un concepteur d'espérer maîtriser l'ensemble des variables et des relations qui entrent en jeu dans un tel projet, et à fortiori d'en tirer une méthodologie de conception opérationnelle. Cette position est soutenue par nombreuses tentatives infructueuses en ce sens; leur échec n'a fait que confirmer l'impossibilité théorique d'une telle tâche.

L'espace de l'urbanisme occidental, celui de la ville rationnelle, se situe à l'opposé du contextualisme, vis-à-vis duquel nombre de termes plus ou moins péjoratifs ont été forgés: régionalisme, folklorisme... L'espace moderniste se veut universel, et l'homme dont parle le modernisme est universel également : "Aujourd'hui, l'homme est le maître d'un espace infini"⁷. Mais le modernisme ne questionne pas cette universalité, qui est prise, dans la plus pure tradition de la science classique, comme un fait absolu et objectif : l'espace est le cadre au sein duquel se déroulent et sont repérés objets, événements et phénomènes. Ce qui est pour les modernistes une vision universelle du monde n'est en fait que l'universalisation d'une vision qui leur est propre; son implantation dans des contrées où elle est étrangère devient imposition. Par un glissement quasi automatique, cet ethnocentrisme occidental en vient à s'appliquer également aux méthodes raisonnées qui mènent à la conception de cet espace, et donc à sa reproduction universelle. C'est un exemple de ce que les anglophones baptisent "self-fulfilling prophecies" : l'espace vu comme universel conduit à la genèse de tels espaces. A la limite, ce processus conduit à la genèse de cités indifférenciées, réparties à travers le monde comme autant d'environnements sans personnalité autre que les variations entraînées par les conditions économiques nationales ou les matériaux disponibles localement⁸.

⁶ Le terme "moderniste" est ici employé dans le sens courant de sa distinction d'avec le terme "moderne", et réfère à la conception de la ville décrite dans les manifestes des CIAM, que l'on peut consulter dans Conrads 1970.

⁷ Hollein, dans Conrads 1970

⁸ Voir le chapitre de l'ouvrage de Bureau 1991 traitant de la ville américaine.

Une idée commune voudrait que le bidonville présente la même monotonie : la faible ampleur des moyens disponibles semble impliquer l'emploi d'un minimum de matériaux à des usages uniquement fonctionnels. Cette idée ne résiste pas à la comparaison de différents bidonvilles. Les variations entre ces environnements sont innombrables, et il n'est pas exagéré de dire que les bidonvilles sont aussi variés que les cités pré-modernes⁹. L'espace du bidonville et les techniques employées lors de sa construction permettent d'envisager des cités et des quartiers aussi profondément différents que leurs populations et leurs lieux d'implantation, et l'apparition d'une échelle de résolution contextuelle infiniment plus fine que celle de tout environnement globalement planifié.

En prologue à cette discussion, une clarification est nécessaire. L'échelle de temps des collectivités et celle des villes diffèrent au moins d'un ordre de grandeur. La ville accumule pendant des siècles, voire des millénaires, les traces érodées ou réaffectées de groupes distincts et multiples. Un film en temps comprimé de l'évolution d'un quartier urbain ferait apparaître un grouillement de matière et d'espaces, autour d'un bon nombre d'objets et de structures géométriques étonnamment persistantes. Certains des apports potentiels du bidonville à la ville ne peuvent être vérifiés que sur des périodes historiquement non négligeables; n'en apparaissent aujourd'hui que des indices précurseurs. D'autres par contre sont d'ores et déjà vérifiables, grâce entre autres à l'étonnant processus par lequel des bidonvilles entiers, dans des circonstances assez bien définies et qui tiennent essentiellement à la sécurité de tenure, se transforment en une vingtaine d'années en quartiers urbains officialisables.

5) - A quels problèmes de la ville le bidonville peut-il amener des éléments de réponse?

a) - La signification de l'environnement urbain

Les développements théoriques du design urbain occidental dans les dernières décades sont loin d'avoir rejoint les pays en développement. Les critères de planification des villes nouvelles se limitent toujours, dans la très grande majorité des cas, à des données économiques et fonctionnelles. L'incorporation de données d'ordre sociologiques se fait via une lecture statistiquement quantifiée des groupes ethniques, et tend à viser un objectif d'efficacité économique plutôt qu'un projet de société.

Sans même considérer les objectifs de ces stratégies sur les plans politiques et socio-économiques, rappelons l'aspect illusoire de tels développements dans des pays qui ne disposent pas, et de loin, des fonds nécessaires à les mettre en œuvre pour l'ensemble des populations concernées. Plus critique encore est l'attitude systémiste qui préside à la conception de tels

⁹La cité dite "pré-moderne" réfère à toute cité conçue sans planification globale préalable, sans égard à sa situation chronologique par rapport à la cité moderniste.

environnements, et ses résultats en termes d'espace urbain : la ville ainsi planifiée devient un système unique qui tend à la réalisation d'un objectif, à savoir sa propre optimisation. Selon une illustration simplifiée mais parlante, il n'est pas incorrect de voir, dans le domaine de l'habitat, cette optimisation porter sur quatre paramètres : la maximisation du nombre de logements construits; la maximisation du profit éventuellement généré par le développement; la réduction des coûts de construction; et la réduction du temps de retour des investissements. Une telle stratégie conduit, pour des fins de mise en œuvre et de suivi de réalisation, à la transparence de l'espace urbain, qui devient une matérialisation parfois quasi conforme de l'espace analytique cartésien¹⁰.

Le sens d'une telle ville n'est pas inexistant, mais pauvre ("Pauvreté de sens n'est pas absence de sens" - Choay¹¹), et perceptible essentiellement aux responsables du développement. L'origine occidentale de la méthode la rend de plus inapte à générer un milieu adapté aux structures sociales des collectivités locales (elle n'y arrive d'ailleurs qu'exceptionnellement dans le monde occidental), et correspond à la greffe d'une culture et d'une vision de la ville étrangères au contexte d'implantation.

L'origine de très nombreux exemples de ce genre peut être liée au célèbre Plan Voisin de Le Corbusier. Une trame strictement orthogonale, en trois dimensions, une séparation totale des fonctions, une conception formelle entièrement rationalisée - et des quartiers historiques entiers rayés de la carte pour cause d'insalubrité, d'inadaptation à l'homme universel, et d'images urbaines trop chargées de mémoire. Ce projet à valeur symbolique a eu une descendance abondante, et l'on retrouve dans d'innombrables projets d'intervention en bidonville une infinité de tout petits Plans Voisins, qui manifestent la même volonté d'effacer toute trace d'une réalité repoussante : le malodorant désordre dans lequel s'ébattaient des groupes mal définis est remplacé par un ordre orthogonal, aseptique, éblouissant de clarté. Un espace qui devient non seulement universel, mais universellement transparent au contrôle: chaque point de l'espace en est instantanément repérable¹².

Au fil des expériences, l'observation montre que cette greffe occidentale influence non seulement l'espace bâti de la ville, mais également la géométrie selon laquelle s'organise cet espace. Les projets de type "Shell Houses", "Sites & Services", et autres, qui, dans un but d'accessibilité, ont vu diminuer l'équipement de base fourni aux futurs habitants, ont maintenu jusqu'à la disparition complète de tout élément matériel une trame spatiale de construction qui détermine la disposition et l'organisation des masses bâties. La géométrie qui reste prévue à l'avance constitue un village virtuel dont elle gouverne la matérialisation. La remise en cause des premières expériences s'est faite sur des bases uniquement économiques, et n'a jusqu'à tout récemment jamais questionné la nature et le sens de l'espace des environnements ainsi créés. Loin d'être un dispositif neutre permettant l'apparition de tous les possibles urbains, la trame dicte un projet spatial et oriente par là même un projet de société.

¹⁰L'espace analytique réfère à l'espace social panoptique décrit dans Foucault 1975, et repris au niveau spécifique du logement dans Pétonnet 1979 et 1982.

¹¹Choay 1965

¹²Voir parmi de multiples exemples Oharoen et Phisuthikul 1974, ou Khashugjee 1977

b) - L'adéquation des lieux aux pratiques de l'espace

La qualification des lieux dans la ville naît et se maintient de la pratique de ces lieux. L'une des difficultés théoriques qui se sont posées aux architectes des villes nouvelles concerne le nombre de personnes destinées à habiter ces villes, et à la façon dont l'espace projeté de la ville oriente, à différentes échelles, la création de lieux pour l'ensemble et chacune de ces personnes. Chaque échelle d'intervention correspond à des lieux d'ampleur différente; et chacun de ces lieux demande un type d'intervention différent. L'interdépendance de ces échelles de lieux complique à l'extrême la tâche du concepteur: les caractéristiques observables à une échelle ont des influences sur les autres, en sautant parfois plusieurs niveaux. Le plan global d'une cité détermine bien sûr l'organisation des quartiers, mais peut influencer jusqu'à la disposition des pièces dans les habitations.

Les premières tentatives de villes nouvelles ont travaillé l'espace de la ville comme un tout unifié¹³. La définition des lieux urbains (quartier, îlots, habitations) résulte dans ces tentatives de la simple subdivision de l'espace global. Cette situation impose sur l'aménagement des lieux individuels des contraintes qui premièrement n'ont pas d'autre raisons d'être que la cohérence globale du système, cohérence dont les avantages ne sont apparents que pour l'administration, au niveau du fonctionnement du système urbain; et qui deuxièmement (mais ce n'est pas sans lien avec le premièrement) hypothèquent le soutien qu'apporte l'espace de la ville aux structures sociales des collectivités, en substituant au pôle spatial collectif du continuum de Castells un pôle spatial d'état. Une telle substitution handicape lourdement les possibilités de perpétuation de ce continuum. S'il n'existe pas de déterminisme absolu entre un espace et les pratiques qui s'y déroulent, il y a un monde de différences entre des pratiques qui sont soutenues par un espace et des pratiques qui tentent de prendre place en dépit de cet espace¹⁴. L'espace urbain unifié ignore et la différence de nature entre les échelles urbaines, et le fait que chacun des individus concernés pourrait souhaiter avoir sur son propre cadre de vie un droit de regard au moins équivalent à celui des concepteurs.

Le gigantisme et la complexité des tâches en jeu sont invoquées pour ignorer ce droit de regard, et laisser l'ensemble des décisions aux niveaux supérieurs des administrations. Planifier d'un seul tenant des logements pour des milliers de personnes requiert la mise en place de stratégies simplificatrices, nécessaires au traitement de masse des données de ce qui devient un problème; l'invention et l'emploi d'un espace urbain unifié correspondent à l'une de ces stratégies. Mais des villes immenses se sont constituées par l'accumulation successive de petites interventions : *le gigantisme n'est en aucun cas requis par la planification urbaine*. Il faut plutôt voir son emploi comme une seconde stratégie de planification, du fait qu'il mène quasi inéluctablement à la genèse de villes systémiques et contrôlables.

¹³ Voir entre autres les exemples instructifs des développements en terrains réclamés sur la mer à Amsterdam (Pays-Bas), et à peu près toutes les villes nouvelles construites en France dans les années cinquante et soixante; une illustration parlante de cet espace unifié est fournie par le diagramme des circulations de la Ville Nouvelle de Toulouse-Le Mirail (France), dans Benevolo 1980.

¹⁴ Voir en particulier dans Lévi-Strauss 1955 le commentaire sur la relocation d'un groupe ethnique dans un village sans correspondance spatiale avec ses structures sociales. Cette relocation est explicitement présentée comme un moyen de détruire les pratiques collectives du groupe (p. 249-250).

A l'opposé, la ville pré-moderne et le bidonville naissent principalement de l'accrétion de lieux minuscules en lieux plus importants qui eux-mêmes s'agglomèrent en lieux d'échelle supérieure, et ainsi de suite; et tous ces lieux établissent à l'image des collectivités humaines auxquelles elles répondent des relations de coexistence et de voisinage, pour finalement constituer une société de lieux symbiotiquement liée à la société des hommes. S'il existe une structure globale de l'espace, elle s'est constituée par à-coups, sans tendre vers un projet final prédéfini, et n'est apparue que comme le résultat de l'accumulation de structures locales. Une sorte de navigation à l'estime, sans grandes trajectoires planifiées et sans autre objectif que celui d'un devenir - une structure évolutive.

c) - **La manifestation des normes implicites des collectivités**

L'utilisation de la ville comme inscription matérielle d'un pouvoir est de toutes les époques. L'Empire Romain, la Chine médiévale, l'Empire soviétique et ses satellites ont gravé dans l'espace des lieux dominés la marque de leur puissance au moyen de dispositifs urbains spécifiques, effaçant du même coup ceux qui correspondaient aux cultures locales. Ces tentatives ont été d'autant plus fructueuses que les civilisations en cause ont su se doter d'une administration efficace.

Il y a une certaine analogie entre cette pratique et l'importation de méthodes occidentales d'urbanisation dans les pays en développement. A cette différence près : ce qui s'inscrit aujourd'hui sous forme d'images et de géométries urbaines n'est pas la représentation directe d'un pouvoir, mais celle d'un projet de société et d'un système de valeurs qui non seulement ne correspondent pas à ceux du contexte, mais s'annoncent supérieurs à ceux-ci, et donc souhaitables. Si cette situation ne résulte pas d'une guerre franche, elle n'en donne pas moins à la ville la tâche d'annoncer la dominance d'un mode de vie sur un autre.

La comparaison avec un tissu urbain de type bidonville ou pré-moderne est encore une fois instructive. Dans ce dernier cas, le développement du tissu se fait non pas selon les règles d'un ordre superposé à celui de la collectivité, mais bien selon un ordre propre à cette dernière. Cet ordre est complexe et fait appel à des règles ancestrales; beaucoup de ses normes et de ses conventions sont implicites, et par là même difficiles à cerner. De plus, il n'est pas immuable : son application varie selon les circonstances; chaque intervention dans la ville modifie les règles du jeu pour les interventions suivantes, ce qui revient à dire que les règles qui gouvernent le développement de la ville peuvent être modifiées par ce développement même.

Cette caractéristique réitère la différence de fond entre les deux types de développement urbain : la ville pré-moderne et le bidonville ne tendent pas vers un projet. Ils sont en perpétuelle transformation, et les règles qui gouvernent ces transformations sont elles-mêmes modifiables. Si une lecture systémique doit leur être appliquée, il convient d'y lire un système de systèmes, nombreux, intrinsèquement mêlés, dont l'interdépendance rend inefficace toute tentative d'en prédire l'évolution à long terme. Le système unique de la ville occidentale tend au contraire dès la planification vers un objectif ultime: la réalisation du projet. Les règles de son développement sont orientées vers cette image finale. L'évolution à long terme peut en être contrôlée : le fait même de planifier la ville est en fin de compte destiné à permettre des prédictions valides

sur cette évolution. La science cartésienne classique, dont l'urbanisme moderniste est une application, est toute entière orientée vers la prédiction du comportement spatial et temporel des systèmes.

d) - Les possibilités d'équilibre entre pouvoirs collectifs locaux et pouvoir central

L'image de la ville moderniste ne laisse pas de place aux collectivités. Les lieux se répartissent sur une échelle privé-public : ils sont sous la juridiction soit de l'Etat, soit d'une personne physique ou morale. La notion de "lieu collectif" est inexistante. Les plans de Brasilia, de la Ville Radieuse de Le Corbusier, de la Nouvelle Belgrade ou de Chandigarh correspondent à des sociétés dans lesquelles aucun niveau intermédiaire entre l'Etat et les individus ne trouve place, ce qui suppose une adhésion complète de ces derniers au type de société instauré par le pouvoir.

En plus des risques politiques qu'elle représente, une telle société ne correspond pas à l'immense majorité des collectivités humaines observées dans le monde. Les sociétés ne sont pas faites d'individus séparés, mais de rencontres humaines de tous ordres et de toutes tailles, de concentrations fluctuantes, temporaires ou durables, structurées ou non, aux liens manifestes ou implicites. L'existence, la survie et les possibilités d'action de ces "coagulations diffuses" dépend en grande partie de l'existence de lieux spécifiquement dédiés aux pratiques collectives.

Une ville qui néglige l'aménagement de tels lieux est basée sur une lecture extrêmement réductrice des sociétés humaines. Cette lecture origine encore une fois d'une intention préalable plutôt que d'une véritable prise en compte des collectivités; et ses conséquences en terme de milieu bâti structurent l'espace de la ville selon cette intention, qui tend ainsi à se concrétiser en termes tant sociaux que spatiaux. C'est une stratégie légitime de la part de l'état, qui instaure à la fois une "morale de la séparation" et une "éthique de la distance"¹⁵ entre les individus: les collectivités et les groupes sociaux sont des entités plus difficilement contrôlables que les ces derniers, et des lieux de leur activité peuvent émerger tous les types de contre-pouvoirs. C'est grâce à elles que la société et l'Etat, dont les intérêts ont souvent tendance à diverger¹⁶, peuvent discuter de leurs projets sociaux respectifs et établir un certain équilibre dans la mise en œuvre de leurs aspirations. En ce sens, les villes issues du modernisme rompent cet équilibre, et représentent un système social dans lequel l'ensemble des pouvoirs est déplacé du côté de l'Etat.

e) - La question des images collectives et de l'inscription du passé

L'image de la ville comme support à un travail de conception a été proposée par plusieurs urbanistes et artistes¹⁷. Dès l'instant où l'on tente de cerner les caractéristiques qui définissent cette image, on réalise à quel point elles sont intangibles et relèvent d'un niveau d'interprétation hautement personnel. Ce qui est "image collective" peut bien sûr être défini comme

¹⁵Gaudin 1984

¹⁶Clastres 1974

¹⁷Par exemple, Lynch 1960; voir également Charney 1979.

l'ensemble des caractéristiques communes à l'ensemble des images individuelles; mais cette entité est d'autant plus difficile à cerner que nul ne peut à priori assurer que telle caractéristique en apparence commune au niveau du discours ne soit pas en fait commune sur un seul plan et fort différente sur les autres : tel aspect de l'imaginaire urbain peut fort bien coïncider collectivement sur le plan formel, et différer du tout au tout sur le plan sémantique. S'il est envisageable d'utiliser des images connues de la ville pour créer de nouveaux lieux, il est plus hasardeux de croire que les lieux ainsi créés seront par le fait même des lieux urbains contextuels, et ce pour deux raisons : d'une part, l'image d'un lieu ne peut être dissociée du processus qui lui a donné naissance, et ce processus ne peut que différer si l'image est délibérément reproduite en un autre lieu; d'autre part, l'image utilisée par l'architecte résulte de l'interprétation par un individu unique d'un lieu qui est un fait collectif; et le projet qui en sera tiré sera également celui d'un individu unique, difficilement susceptible de maîtriser l'image collective qui en naîtra.

Dans un ordre d'idées apparenté, la question de la mémoire de la ville, concept également fort difficile à cerner, a été à l'ordre du jour pendant les dernières décades, du fait de la remise en cause de l'un des arguments majeurs du modernisme qui visait à faire table rase du passé. Le retour de balancier qui a suivi a mené à considérer tout élément du passé comme précieux; mais cette position a rapidement eu ses opposants : pour ceux-ci, l'environnement bâti doit être suffisamment flexible pour supporter les changements de collectivités qui ne sont pas figées dans le temps; une politique visant à la préservation systématique de la mémoire construite de la ville porte les germes d'une pétrification progressive du bâti.

Une telle remarque laisse supposer que l'environnement bâti existe indépendamment des collectivités, et qu'il peut posséder des caractéristiques propres sur lesquelles cette dernière n'a pas de contrôle. En réalité, à une société aux structures rigides correspondra un environnement peu flexible, et cet environnement en retour ne supportera pas une évolution rapide du groupe - mais cette évolution *n'est de toutes façons pas souhaitée* par le groupe. Un environnement contextuel ne *supporte* pas les changements sociaux, mais les *accompagne*: il change parallèlement à eux et par leur influence.

Les Villes Nouvelles sont précisément conçues sur le postulat de la séparation effective des habitants et du cadre bâti, et de la gestion indépendante des uns et de l'autre. Elles se basent sur des trames figées dès la conception, qui ne correspondent à aucune collectivité réelle, n'offrent à leurs habitants ni mémoire, ni support spatial, et excluent toute possibilité d'appropriation préalable. Elles tendent également à effacer les caractéristiques du site avant toute construction. L'introduction forcée d'images historiques ou d'une trame de rue de type organique simulant une mémoire locale pour pallier à ce manque ne fait que renforcer le problème, résultats sans processus mettant fâcheusement en évidence une vacuité sémantique qui transforme le milieu bâti en simulacre. Elles conduisent à des environnements où structures sociales et spatiales sont bien incapables de s'entretenir mutuellement; elles deviennent en vingt ans des taudis vandalisés - *le même laps de temps qui, dans des circonstances favorables, transforme un bidonville en quartier urbain officiel.*

6) - Les éléments de réponse du bidonville

a) - La parenté entre les réseaux traditionnels et les réseaux des bidonvilles

Au sein d'un contexte donné, le réseau des circulations et des espaces de certains bidonvilles présente de frappantes parentés formelles avec les réseaux urbains traditionnels. L'ensemble des régularités observables sur ces réseaux semble définir une signature morphospatiale unique à la collectivité qui l'habite; une telle constatation, si elle se vérifie, se mesure à sa juste valeur si l'on se rappelle que cette signature n'est pas le fait de concepteurs basant explicitement leurs travaux sur les mêmes règles, mais qu'elle origine de normes et de conventions qui sous-tendent un ordre en grande partie implicite, et spécifique à la collectivité; et que ces normes et conventions, à l'œuvre depuis des siècles dans la constitution des villes traditionnelles, semblent se manifester aujourd'hui en quelques décades dans la très rapide genèse du bidonville¹⁸. Ces parentés donnent au bidonville un immense potentiel vis-à-vis de la question de la genèse de lieux contextuels.

Il faut toutefois rester prudent au sujet de ces similitudes. D'une part, et comme nous l'avons précisé au sujet des images de la ville, similitude formelle ne signifie pas forcément similitude de nature ou d'origine. D'autre part, si ces parentés apparaissent au premier regard, préciser les éléments qui permettent de les qualifier est une toute autre histoire. Leur analyse géométrique ne se base pas sur la géométrie cartésienne, nettement plus adaptée aux symétries qu'aux régularités; elle fait appel aux géométries fractales et aux langages formels, outils mathématiques récents dont l'application aux réseaux urbains est loin d'être achevée¹⁹.

Il n'en reste pas moins qu'en dehors de cette signature, de nombreux éléments du bidonville peuvent d'ores et déjà être liés au contexte de façon quasi immédiate. Les technologies, les méthodes de construction, l'aménagement intérieur des habitations, la façon dont se déroule le passage des lieux collectifs aux lieux intimes et les délimitations entre ces lieux, la notion même d'intimité, les limites entre les différents lieux du bidonville, la nature et l'abondance des ornementsations -qu'elles soient directement ou non symboliques- se relie aisément aux conditions contextuelles locales²⁰.

¹⁸ On trouve, dans Goethert 1985, le commentaire suivant : "The physical components, which are only one aspect of a settlement development project and reflect social, economical and political considerations, serve a dual purpose, they perform tasks which from a technical standpoint are more readily designed and can be evaluated; but they also serve more intangible, non-quantifiable aspects, which are difficult to define and subject to much discussion. Despite all debates over these issues, the fact remains that decisions must be made (...)". Les discussions sur les aspects non-quantifiables, intangibles et difficiles à définir des établissements humains, ceux-là même que le présent essai tente de présenter, sont écartées sur la simple assertion que "des décisions doivent être prises". Des décisions qui oblitérent des pans entiers de la réalité humaine conduisent au mieux à des solutions partielles, au pire à des problèmes encore plus difficiles à résoudre; on en prend pour exemple les quatre millions de logements construits en France après la seconde guerre: ces grands ensembles répondaient uniquement au "problème du logement" en terme de nombre et de rapidité de construction. L'ignorance des données contextuelles et la mise en œuvre d'un urbaniste systémiste ont conduit aux insolubles problèmes sociaux que l'on connaît, et à des programmes extrêmement coûteux de destruction ou de réhabilitation de grands ensembles.

¹⁹ Quelques exemples de tentatives en ce sens sont présentées dans Frankhauser 1991.

²⁰ Reeves 1988, Kapur 1985 et 1988

b) - Le syncrétisme rural-urbain

La transposition, lors des migrations campagne-ville, d'éléments ruraux en contexte urbain donne lieu à de véritables phénomènes de syncrétisme. Créés en réponse à un ensemble de contraintes spécifiques, ces éléments sont, selon un phénomène couramment observé lors des grandes migrations historiques, formellement reproduits au lieu d'implantation du bidonville - et ce quelle que soit l'adéquation de leur forme aux nouvelles contraintes du milieu urbain. Le terme "anatotisme", forgé par Tournier par analogie avec "anachronisme" pour désigner un objet qui semble s'être trompé de lieu, trouve une application ici. On voit par exemple des maisons de type agricole pousser dans le milieu extrêmement dense et accidenté des favelas ²¹; des huttes de pêcheur typiques des côtes sud de l'Inde s'agglomérer pour constituer des environnements extrêmement denses dans des cités comme Bombay²²; des maisons nubiennes s'élever au sein des bidonvilles de Nairobi ²³; un système de places et de lieux collectifs se déformer pour répondre aux contraintes du site, mais demeurer topologiquement identiques à ceux du village d'origine des migrants ²⁴. L'adaptation plus précise des formes au contexte se fera progressivement, à mesure que se manifesteront les contraintes du nouveau milieu.

Cela permet de lire le bidonville comme un véritable laboratoire d'images. Un laboratoire où, par une sorte d'alchimie impliquant formes, matériaux, symbolisme, images collectives, normes socio-spatiales et bien d'autres données encore, les images de la campagne se transforment en images urbaines. Qui plus est, les circonstances de ces rencontres n'étant jamais identiques, l'ensemble des images ainsi générées est propre à la rencontre d'une ville et d'un bidonville donnés, et confère au second unicité et spécificité.

Cette trajectoire vers l'urbain d'éléments nés de la terre, que l'on associe volontiers à une lente maturation d'images émergeant à la conscience depuis les profondeurs de l'inconscient, a quelque chose de quasi mythique. Elle prend toute sa dimension lorsqu'elle est mise en parallèle avec l'évolution de certains bidonvilles, telle que mentionnée ci-dessus, qui donne lieu à de véritables quartiers urbains: dans un tel cas, les images du quartier en question proviendront non pas d'un groupe de concepteurs, mais bel et bien d'une collectivité; et le quartier sera, à cette étape de son histoire, plus étroitement associé à la collectivité qu'il héberge qu'aucun projet de développement officiel. Le bidonville enrichit la ville par un apport constant d'images collectives, qui deviendront, si le bidonville devient quartier, images architecturales.

c) - Le maintien de la cohésion des groupes

On est immédiatement frappé par l'aspect précaire de la plupart des habitations du bidonville, et par l'emploi de matériaux que l'on relie à la misère et à la pauvreté. Le critère du coût est bien entendu majeur pour la construction, mais il se double fréquemment d'un autre critère, tout aussi important: la mobilité des habitations. Un nombre non négligeable des habitants

²¹ Drummond 1981

²² Reeves 1988 et 1992

²³ Reeves 1988 et 1992

²⁴ Kapur 1985

du bidonville disposent de moyens certes faibles, mais suffisants pour permettre, petit à petit, la construction d'habitations en matériaux durables qui deviendront partie de leur patrimoine et modifieront leur statut social. Mais la tentative est risquée pour des occupants illégaux: tant que le bidonville n'est pas officialisé, il y a risque d'expulsion et de démolition. Cette situation précaire est en grande partie responsable de l'architecture quasi nomade du bidonville.

La mobilité des habitations a toutefois une conséquence importante : elle permet à l'environnement de réagir rapidement aux variations des collectivités qui l'habitent, et réciproquement, comme nous l'avons vu plus haut. Ces réactions surviennent autant au niveau des habitations individuelles qu'à celui de la trame urbaine, et ce à un degré impensable pour toute ville officielle. Cette adaptabilité offre au bidonville et à ses habitants des avantages que l'on ne retrouve pas dans les quartiers matériellement consolidés : la possibilité de choisir un voisinage; la possibilité de résoudre d'éventuels conflits sociaux ou de concrétiser une entente collective par des déplacements de groupes ou des modifications à la trame²⁵. Le bidonville traduit et l'état de la collectivité, et les changements de celle-ci, avec une grande précision et selon des temps de réaction très brefs. C'est une illustration de ce que révèle également une mise en parallèle des travaux de Lévi-Strauss²⁶ et de Pétonnet²⁷: l'entretien constant et mutuel des structures sociales et spatiales, qui traduit l'intimité de leurs liens et justifie leur association au sein du continuum de Castells. C'est ainsi que la structure spatiale devient inscription informante, ce qu'avait en un sens saisi Victor Hugo : "Ceci (le livre) tuera cela (l'architecture)" - l'architecture comme dépositaire d'histoires et de traditions collectives.

Le livre a peut-être tué une architecture officielle, mais il existe encore et toujours une immense quantité d'information dans les dispositifs collectivement formés. Informations littérales et explicites, dont les habitants ont eux-même conscience; informations sur des règles que personne ou presque ne peut énoncer, bien que tous les respectent; le tout par dessus une masse insaisissable d'informations qui échappent à la décision consciente, dont il est légitime de supposer qu'elles incorporent des aspects profonds des relations entre l'homme, le monde et l'espace, et pour l'exploration desquelles peu d'outils sont actuellement développés. Ces trois ensembles d'informations organisent en permanence la matière et l'espace du bidonville, qui agit dès lors comme un rappel spatial non seulement de normes et de conventions sociales, mais également d'une vision du monde commune; un rappel constant qui facilite la cohésion à long terme du groupe, du fait que celui-ci se définit par l'allégeance à cet ordre des individus qui le composent, et que sa cohésion passe par la connaissance et le maintien des règles de cet ordre.

L'observateur habitué au milieu du bidonville remarquera avec justesse que la rapidité des changements socio-spatiaux empêche toute stabilisation d'un contexte fréquemment bouleversé par l'arrivée de nouveaux migrants aux origines multiples, avec leur charge de pratiques et d'images; et que le milieu en mutation perpétuelle ne présente pas une stabilité suffisante

²⁵ Pétonnet 1982

²⁶ Lévi-Strauss 1955

²⁷ Lévi-Strauss 1955 et Pétonnet 1979 et 1982

pour permettre de cerner la nature de telles connections. Mais ce qui est en jeu ici n'est pas tant l'analyse de ces connections que le fait même de leur existence, et leur brassage chaotique dans le creuset du bidonville. Un début d'équilibre ne surviendra qu'au moment de la consolidation, qui figera ces turbulences en un instant urbain destiné à devenir mémoire.

d) - La spécificité géométrique, ou la mémoire comme conséquence

L'ère moderniste a légitimé, au niveau esthétique comme au niveau fonctionnel, une planification urbaine en table rase, susceptible d'éliminer toutes les persistances du passé et les contingences locales du site d'implantation. Les moyens conceptuels et techniques utilisés pour mettre la ville en œuvre sont de toutes façons incapables de tenir compte d'événements d'échelle aussi fine. La genèse des bidonvilles se fait quant à elle selon des moyens diamétralement opposés. Pour illustrer cette distinction, nous nous attarderons ici encore au niveau fondamental de la géométrie de l'environnement bâti.

La planification de l'espace urbain officiel constitue, comme nous l'avons vu plus haut, une application de la géométrie et de la méthode cartésiennes ; l'espace urbain est considéré comme un ensemble dont les plus petites subdivisions constituent les lieux élémentaires de la ville. Conçu de façon globale, il permet l'obtention de tracés parfaitement rectilignes ou circulaires - le dessin sur plan de grandes formes simples qui dictent en un seul geste les bases du cadre de vie de milliers d'individus. Les conditions optimales de sa mise en œuvre le situent d'emblée sur un terrain vacant peu accidenté, et demandent de lourds équipements industriels.

De son côté, la genèse par accréation progressive typique des bidonvilles est soumise aux aléas du site. Chaque nouvelle implantation doit tenir compte et des accidents topographiques à une échelle minuscule, et de la présence des maisons déjà bâties²⁸. La structure résultante sera influencée par les plus petits accidents de terrain, par toutes les contingences locales. Elle enregistrera chacune des difficultés, et la manière utilisée pour la résoudre. Sa flexibilité lui permettra de s'étendre non seulement en terrain plat et ferme, mais également sur les terres pentues et marécageuses rejetées par l'urbanisme officiel. Comparée à ce dernier, cette structure présentera des alignements approximatifs plutôt que des lignes droites, des arrondis plutôt que des arcs de cercles, des angles exceptionnellement orthogonaux. Les normes cartésiennes la jugeront bancroche, maladroite - pathologique²⁹. Mais le simple fait de l'évaluer selon ces normes correspond déjà à l'imposition d'un système étranger.

²⁸ Voir entre autres Drummond 1981, dont les illustrations en p.78 et 79 représentent l'évolution en plan d'un secteur de favela.

²⁹ Descartes, cité également par Gaudin 1984, déclare :

"Ainsi ces anciennes cités, qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues, par succession de temps, de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine, qu'encore que, considérant leurs édifices à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres; toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune, que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a disposés". Les irrégularités des cités pré-modernes, réponses adéquates à des problèmes locaux, sont évaluées à l'aune de la globalité cartésienne, déclarées mal compassées et inégales, et jugées indignes de la raison humaine.

Si la cité pré-moderne et le bidonville ne sont pas géométriquement précis, ce n'est pas tant par ignorance de la géométrie ou par manque de moyens techniques que par l'inaptitude d'une géométrie globale à répondre à l'infinité des problèmes locaux posés par l'aménagement du bidonville. Au lieu de ramener chacune des trames de chacun des bidonvilles à la norme cartésienne, il convient de les considérer individuellement comme un ensemble des réponses aux circonstances locales, ensemble qui génère un cadre de référence propre - qui ne peut être évalué selon les critères d'un système extérieur. Les petites différences entre ces trames et une trame précisément symétrique, loin d'être des défauts mineurs que l'on aurait pu éviter par une planification correcte, matérialisent la différence fondamentale entre systèmes globalement et localement planifiés. La géométrie accidentée et irrégulière du bidonville devient précieuse par son unicité, et c'est elle qui, une fois caractérisée par une certaine signature (voir ci-dessus), devrait servir de base à toute intervention future, entre autres au moment critique de l'officialisation et de l'installation des services³⁰.

7) - Conclusion : Qualité versus contrainte

L'hypothèse sur laquelle porte cet essai vise en fin de compte à modifier la perception du bidonville et les connotations qui s'attachent au terme, de façon à le présenter non plus comme un problème urbain uniquement, mais comme un mode d'urbanisation à part entière. Un mode d'urbanisation qui présente pour l'avenir de la ville des atouts majeurs, et apporte des éléments de réponse à des problèmes que les environnements urbains globalement planifiés sont incapables d'affronter, tant du point de vue théorique que du point de vue pratique.

Les objectifs de ce questionnement du terme, de l'objet et du concept, dont nous avons tenté de trouver des bases dans le phénomène même du bidonville, visent d'une part à considérer le bidonville non seulement comme un quartier urbain à venir, mais comme un quartier susceptible d'enrichir la ville et de lui donner une qualité et une spécificité uniques au contexte, ce dernier mot étant pris dans un sens extrêmement local; d'autre part, à l'envisager comme une alternative à l'urbanisme d'obédience cartésienne, qui porte en lui le risque d'un alignement universel de la ville sur des normes occidentales; et enfin, à assurer par ce fait même la genèse de cités infiniment variées et constamment variantes, à l'image des sociétés humaines. Tâche considérable, certes, surtout au vu d'une opinion publique pour qui du bidonville émergeront longtemps encore les puanteurs de proximités malsaines, de macérations douteuses, d'enfances sacrifiées, mais aussi tâche inévitable: il n'est plus rare de rencontrer des villes dont le bidonville représente la moitié de la population. Aucune cité ne peut plus se permettre l'économie d'un tel travail.

³⁰ Il arrive que certains bidonvilles possèdent une structure pré-planifiée, établie au moment de l'arrivée des premiers groupes d'invasion; mais, en dehors du fait que cette structure résiste mal à l'évolution du bidonville, l'échelle des moyens utilisés pour la mettre en œuvre ne permet pas, comme dans le cas de la construction industrielle, d'effacer les circonstances locales; et la géométrie résultante ne peut prétendre à la précision mathématique des planifications globales. Toutefois, cette précision d'ordre purement numérique se trouve remplacée par une précision d'ajustement aux circonstances infiniment supérieure à celle des géométries officielles, et qui répond mieux que ces dernières à la plupart des problèmes énumérés ci-dessus.

C'est ce que l'on peut appeler la contrainte du bidonville, qu'il faut distinguer de sa qualité: là où la première *force* les municipalités à traiter avec le phénomène, la seconde présente un *intérêt* susceptible de les encourager à travailler de bon gré avec lui. Cette distinction semble nécessaire, au vu des récents changements dans les stratégies de développement intervenus suite à l'échec des politiques de relogement de masse qui tentaient de fournir l'ensemble des habitations requises. Là où l'on prônait auparavant le déplacement des habitants des bidonvilles en milieu nouvellement bâti, selon des critères souvent occidentalisés d'aménagement, des organismes comme la Banque Mondiale soutiennent maintenant des projets destinés à donner aux habitants les conditions permettant de consolider leur milieu actuel d'existence. Ailleurs, des architectes tentent de développer des environnements collectifs qui n'imposent ni bâti, ni géométrie au futur espace urbain³¹. De telles tentatives, basées sur des trames urbaines collectivement établies, sont certainement plus aptes à générer des milieux de vie étroitement contextuels; mais l'évolution de ces milieux de vie, lors des processus de consolidation comme pour les développements urbains ultérieurs, est directement dépendante du respect qui leur est accordé. Et ce respect sera ou non présent selon que l'on a considéré le bidonville et son organisation spatiale comme un mal inévitable à qui il a fallu concéder une victoire, ou comme un quartier urbain en gestation - un espoir pour la ville future.

³¹ Les travaux du professeur Vikram Bhatt, de l'Université McGill à Montréal, sont un excellent exemple des résultats que peuvent produire de telles tentatives.

BIBLIOGRAPHIE

- Alexander, Christopher Notes on the synthesis of the form
Harvard University Press, Cambridge 1966
- Benevolo, Leonardo Histoire de l'architecture moderne
Dunod, Paris 1980
- Bureau, Luc La Terre et moi
Boréal, Montréal 1991
- Caminos, Horacio and Goethert, Reinhard Urbanization Primer
MIT Press, Cambridge, 1978
- Castells, Manuel La question urbaine
Maspero, Paris 1973
- The city and grassroots
University of California Press, Berkeley & Los Angeles 1983
- Charney, Melvin Oeuvres, 1970-1979
Musée d'art contemporain de Montréal, Montréal 1979
- Choay, Françoise ed. Le sens de la ville
Textes par Françoise Choay, Georges Baird, Reyner Banham, Aldo Van Eyck,
Kenneth Frampton, Joseph Rykwert, Nathan Silver
Seuil, Paris 1972
- Clastres, Pierre La société contre l'état
Les Editions de Minuit, Paris 1974
- Conrad, Ulrichs Programs and Manifestoes on 20th century Architecture
Lund Humphries, Londres 1970
- Descartes, René Discours de la méthode
Garnier Flammarion, Paris 1966
- Drummond, Didier Architectes des favelas
Dunod, Paris 1981
- Foucault, Michel Surveiller et Punir
Bibliothèque des histoires, Gallimard, Paris 1975
- Frankhauser, Pierre Aspects fractals des structures urbaines
L'Espace Géographique, 1990-91, No1, p. 45-67
- Gaudin, Henri La cabane et le labyrinthe
Mardaga, Bruxelles 1984
- Geddes, Patrick Patrick Geddes in India
Lund Humphries, Londres 1947
- Goethert, Reinhard Tools for the basic design and evaluation of physical components
in new urban settlements
Ekistics, Vol. 52, No 312, p.279-283, May-June 1985
- Kapur, Purnima Urbanization of rural immigrants : Study of Anand Lok squatter settlement

- Thesis project, School of Architecture and Planning of New Delhi, 1985
- Chanderi : Rediscovering a tradition
Conference on traditional Housing and Settlements in a Comparative Perspective,
University of Berkeley, 1988
- Khashugjee, Sameer A. Principles and application for Qa'a house in Madina
S.M.Arch. S Thesis, MIT School of Architecture, 1983
- Lévi-Strauss, Claude Tristes tropiques
Plon, Paris 1955
- Lapierre, Dominique La cité de la joie
Robert Laffont, Paris 1985
- Lynch, Kevin The image of the city
MIT Press, Cambridge 1960
- Oharoen, Ubonwan et Phisuthikul, Chakorn Urban dwelling environments - Bangkok, Thailand, Case studies
Klong Toey Urbanization Project
Urban settlement design in developing countries
MIT, Cambridge 1974
- Payne, Geoffrey K. Urban housing in the third world
Routledge and Kegan Paul Ltd., Boston 1977 and Leonard Hill, London 1977
- Peattie, Lisa R. Thinking about development
Plenum Press, New York and London, 1981
- The view from the barrio
Ann Arbor, the University of Michigan Press, 1968
- Housing policies in developing countries : two puzzles
World Development, 7, 1017-1022, 1979
- Anthropological perspective on the concepts of dualism
the informal sector and marginality in developing urban economies
International Regional Science Review, Vol. 5, No 1, pp.1- 31, 1980
- Some second thoughts on Sites and Services
Habitat International, 6, #1-2, 131-139, 1982
- An idea in good currency and how it grew : the informal sector
World Development, Vol. 15, No 7, pp. 851-860, 1987
- ³²Pétonnet, Colette Espaces habités : ethnologie des banlieues
Galilée, Paris 1982
- On est tous dans le brouillard: ethnologie des banlieues
Galilée, Paris 1979
- Popko, Edward Transitions : a photographic documentary of squatter settlements
Doeden, Hutchinson and Ross inc., Stroudsburg (Pennsylvania) 1978
- Reeves, Nicolas The squatter settlement as a program to build the city
M.Arch.S. Thesis, School of Architecture, MIT 1988
- A comparative study of two squatter settlements with a large Islamic component:
Daulat Nagar in Bombay and Kibera in Nairobi
Aga Khan Travel Grant Report, MIT 1992
-

Rybczynski, Witold

How the other half builds. Volume I : Space
McGill University, Montreal 1984

Sanyal, Bishwapriya

Urban informal sector revisited :
some notes on the relevance of the concept in the 1980's
Third World Planning Review, February 1988.

Turner, John F.C.

Housing by people
Pantheon Books, New York 1976

From central provision to local enablement
Habitat International, 7, 5-6, pp.207-210, 1983